

L'entre-mondes

José Acquelin

Number 765, June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Acquelin, J. (2013). L'entre-mondes. *Relations*, (765), 10–10.



L'ENTRE-MONDES

Je vieillis, j'accumule les morts autour de moi, de plus en plus moisi, de moins en moins moi.

Quand on part, on n'a plus l'envie d'ici. Parce qu'on n'est déjà plus là, en cette dimension que l'on doit quitter. Un ami, fort conscient de sa mort prochaine, disait : si la vie peut parfois être partagée entre vivants, la mort, elle, ne se partage pas, même avec ceux qu'on aime le plus. Il y a une unification de soi, une insécabilité de sa propre personne, hermétique aux plus proches, qui fait peut-être qu'on n'a jamais été autant soi-même alors même qu'on est assuré de ne plus pouvoir être. Et cela fait peur à ceux qui restent. La vie est sourde à la mort, aveuglée par ce dont elle refuse d'être concernée.

Pour ne pas avoir à mourir, il aurait fallu ne pas naître. Telle n'est pas notre liberté. Et s'il y a une liberté, elle est intraitable, elle est le privilège d'une déesse qui se passe de tous les petits dieux que nous nous croyons être. Dans cet univers de matière si efficace qu'elle nous efface, nos idées en carton-pâte et nos sentiments fugitifs constituent notre réalité célibataire à jamais. Et s'il nous reste une vérité plus vraie, c'est notre solitude seule, celle enceinte de notre mort, qui pourra nous sauver de la vie.

Le monde des humains est si terriblement précaire que l'on peut aisément comprendre pourquoi ils se sont inventés des dieux pour les aider à se supporter eux-mêmes. La foi n'est sans doute que l'aveu de notre propre faiblesse lancé à tout ce qui dépasse notre

condition et notre conditionnement. Cet aveu, on peut aussi l'appeler prière. Et il n'est aucune prière qui n'ait inversé la rage d'exister en l'espoir d'un autre âge, en souhait d'un autre temps, y compris en ce vœu élémentaire de ne plus dépendre d'aucun temps, donc d'être mort à nos misères ou d'être mort tout court.

Des fois il fait beau et nous pleurons, des fois il pleure et nous rayonnons. Des fois nous sortons de la loi obligée, des fois nous entrons dans l'insoupçonné. Des fois il n'y a plus aucune foi de fiable. Cette tristesse de l'humanité qui ne sait jamais quoi et comment faire pour être autrement que soif même. Chaque jour est trop long, trop platement interminable pour l'infini d'une seconde incomprise des horloges. Le ou la pendule du cœur ne marche qu'au sang donné à l'amour pour qu'il tente malgré tout de poursuivre. Qui peut se permettre de ne pas imiter le soleil? Mais trop souvent nous brûlons nos trop proches et nous faisons tourner ceux qui ne brûlent pas.

Depuis le soleil, la vie est une prison où les merles chantent, où la lune blanchit et où il faut se libérer avant d'en sortir. C'est ainsi que l'âme se fait perce-peau, le cœur un crocus violet, l'esprit un busard circonvolant, le passé une jonquille cendrée et le présent un reflet stellaire qui nous accorde, parfois avec indulgence, de traverser la nuit de l'avenir. Nous ne sommes là que pour faire vivre la vie, faire mourir la mort avec notre ignorance naïve et nos paroles lacunaires. Nous ne sommes ici que pour passer le passage, dépasser la révolte contre l'incompréhensible. Éternellement il n'y a rien à expliquer; simultanément rien à prouver. Seulement un souffle

qui nous modèle, module et démode dans un jeu de silence et de fureur, dans un feu de clameur et d'étouffement, dans ce peu de temps qui nous pousse à inventer l'infini, juste par peur du fini et manque de génie.

Vue d'avion, organique réalité en mouvements arrondis, la Terre semble déjà plus acceptable. Combien plus ahurissante quand elle est perçue de plus haut. Laissons le ciel descendre en nous pour nous déraciner de notre glaise et nous reconduire vers la franchise de nos poussières cosmiques. Il n'est aucune expérience extérieure qui ne renvoie à une expérience intérieure. La perspective que donne le fait d'avancer en âge s'avère celle de vivre de plus en plus simplement et sans assurance-soi-même. J'acquiesce à la lenteur physique pour me détacher de la vitesse sociale obligée. Je corrobore même l'immobilité pour favoriser un nomadisme naturel de l'esprit. Je me dissocie plus facilement de mes écartèlements psychiques pour mes présence sans redevances au passé ou à l'avenir. Je ne compte plus sur ceci ou cela, je décompte, par la beauté du moins, vers cet idéal étrange qu'est le zéro. Toute perte d'objectif assumée va avec une annihilation consentie du subjectif. À condition de n'y voir ni répit ni dépit, cela avoisine l'accomplissement primal.

Même les paupières closes, je vois le soleil incarnat. J'imagine alors un livre à lire les yeux fermés. À partir de notre nuit intime. Avec quelques persistances rétiniennees comme seuls éclairages. Et aussi avec cette question récurrente: que peut-on retenir de ce monde pour traverser les jours restants? ●

Photo: Gabor Szilasi